

Supplément au SOP n° 290, juillet-août 2004

**À L'OCCASION DU 8^e CENTENAIRE
DU SAC DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS**

**JOURNÉE DE RÉCONCILIATION ET DE
CONVERSION,**
le dimanche 27 juin 2004 en la cathédrale d'Amiens (Somme)

**LA CATASTROPHE DE 1204
ET SES CONSÉQUENCES SUR L'UNITÉ CHRÉTIENNE**
conférence de Michel STAVROU,
chargé de cours à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge (Paris)

**« PUISSE CETTE JOURNÉE ÊTRE UNE NOUVELLE ÉTAPE
SUR LE CHEMIN DE LA RÉCONCILIATION
QUI PRÉCÈDE CELUI DE LA PLEINE COMMUNION »**
réponse de Mgr Jean-Luc BOUILLERET,
évêque d'Amiens

Document 290.B

LA CATASTROPHE DE 1204 ET SES CONSÉQUENCES SUR L'UNITÉ CHRÉTIENNE

Michel STAVROU

Excellence, Éminence, chers Pères, Mesdames et Messieurs, c'est un sentiment mêlé, s'apparentant peut-être à la radieuse tristesse du Carême, que nous pouvons éprouver aujourd'hui en commémorant cet événement de l'histoire des chrétiens d'Orient et d'Occident, la désastreuse 4^e croisade de 1204 qui, comme vous le savez, s'acheva par la prise et le sac de Constantinople : un événement dont nous ressentons aujourd'hui encore les conséquences funestes. Lundi 12 avril 1204 : après quatre jours d'assaut, les croisés latins pénétraient dans Constantinople. Le lendemain, toute résistance cessait. Un terrible incendie allumé par les croisés détruisit plus de la moitié de la cité, l'équivalent en maisons (selon le chroniqueur Villehardouin) des trois plus grandes villes de France de l'époque ; et l'armée victorieuse des « pèlerins » se livra alors trois jours durant à un pillage des plus atroces qui a marqué jusqu'à aujourd'hui la mémoire orthodoxe.

C'est avec gravité donc que nous faisons mémoire de tout cela, mais c'est aussi, il faut le souligner, avec une joie réelle, dont nous devons tous rendre grâce au Prince de la paix, la joie d'être réunis ensemble, conscients d'appartenir à une même famille, héritiers spirituels des Latins et des Byzantins, des Romains de l'Ancienne et de la Nouvelle Rome, pour relire en commun notre histoire.

Il existe d'excellentes raisons de célébrer ce 8^e centenaire à Amiens et de le faire conjointement, catholiques et orthodoxes. D'abord, parce que, comme vous le savez, le dialogue de la charité et de la vérité, ouvert il y a 40 ans entre nos Églises, nous impose de relire ensemble les pages les plus sombres de notre histoire, pour opérer cette purification de la mémoire, déraciner les germes de l'hostilité, de la défiance ou de l'ignorance qui hypothèquent lourdement le présent et l'avenir de nos relations entre Églises.

Ensuite, parce que le lieu où nous nous trouvons n'est certes pas anodin. De nombreux pèlerins, chevaliers et chefs de la 4^e croisade étaient originaires de la Picardie et du Nord de la France. L'un des premiers chevaliers à entrer dans la grande cité assiégée se nommait Pierre d'Amiens. De plus, la mémoire de Constantinople vibre ici-même à travers l'auguste relique que possède la cathédrale d'Amiens depuis 1206. La face de saint Jean-Baptiste (comme on l'appelait naguère) a vu se prosterner et prier devant elle des générations de saints moines, de laïcs et d'empereurs byzantins, avant d'être emportée jusque dans la lointaine terre de France, devenant à présent un signe paradoxal de concorde après le déchaînement des passions. Elle se trouvait dans la plus ancienne église qui subsiste

actuellement à Istanbul, l'église Saint-Jean du Stoudios, édifiée au V^e siècle, près de la Porte Dorée, dans un monastère célèbre qui compta près de 1 000 moines à la grande époque et où se relayaient les chantres et célébrants pour assurer un office divin continu, jour et nuit, durant des siècles. C'est là que s'illustrèrent saint Théodore Studite, le grand défenseur des icônes au IX^e siècle, puis saint Syméon le Nouveau Théologien qui y fit ses premières expériences de la vie mystique¹.

Il est tout à votre honneur, Monseigneur, d'avoir organisé cette journée de recueillement et de réconciliation. Qui s'intéresse aujourd'hui en France, hormis les spécialistes et quelques passionnés d'histoire, à cet événement funeste de 1204 ? Qui a le courage et la lucidité de revenir sur cette page honteuse de l'histoire non seulement occidentale mais ecclésiale ? Au moins trois colloques internationaux se sont tenus cette année sur ce thème : l'un à Athènes², l'autre à Venise³, un troisième à Moscou⁴. On peut regretter que peu de choses aient été organisées en France, d'autant plus qu'une grande part des chevaliers de 1204 étaient français, mais dans notre pays le religieux est devenu affaire privée. De plus, tandis que les peuples de l'Europe orientale donnent souvent l'impression d'une hypertrophie de la mémoire historique, l'Occident apparaît souvent amnésique sur son passé, et l'affaire des croisades se voit reléguée aux livres d'histoire. Pourtant, les événements actuels en Palestine et en Irak nous le montrent, à tort ou à raison, la présence des occidentaux au Moyen-Orient évoque souvent chez les populations locales le souvenir des pèlerins porte-glaive. Quant aux pays de tradition orthodoxe, ils n'ont rien oublié et cultivent même parfois une forme de ressentiment, considérant, comme beaucoup de savants byzantinistes d'ailleurs, que le sac de 1204 épuisa l'empire byzantin et anticipa sa chute définitive en 1453. Plus grave, cet événement est encore souvent ressenti comme un crime contre l'Orient chrétien. Comme le disait justement le patriarche de Moscou en mai dernier : « Le sac de Constantinople est une plaie dans la mémoire des peuples orthodoxes, dont la douleur persiste jusqu'aujourd'hui⁵. »

Constantinople avait et garde une place unique dans l'imaginaire des peuples. Fondée comme Nouvelle Rome en 330 par l'empereur Constantin, cette ville devint l'unique capitale de l'Empire romain après la prise de l'ancienne Rome par les Barbares au V^e siècle. Centre symbolique de la vie orthodoxe, elle fut le creuset de l'hellénisme chrétien, une civilisation

¹ La voûte de cette église, transformée en mosquée au XV^e siècle était encore debout en 1908. Il n'en reste aujourd'hui que les murs, le pavement et les superbes colonnes. Le Stoudios fut à l'origine d'une réforme liturgique qui, influencée par le rite palestinien, a façonné dans ses grandes lignes la liturgie orthodoxe actuelle ; ce monastère a aussi donné une grande tradition de moines savants qui surent transmettre dans leurs ateliers de copistes une large part de l'héritage de la culture antique, patrimoine de toute l'humanité.

² Intitulé « La Quatrième croisade et ses conséquences », ce colloque, organisé par l'Académie d'Athènes du 9 au 12 mars 2004, réunissant des universitaires byzantinistes du monde entier, s'est surtout penché sur les aspects politiques et économiques de l'histoire de la 4^e croisade.

³ L'Institut vénitien des Lettres, des Sciences et des Arts a organisé du 2 au 8 mai 2004 à Venise un grand colloque pour le 8^e centenaire de la 4^e croisade avec la participation d'universitaires du monde entier.

⁴ À l'occasion des 950 ans de la séparation entre Rome et Constantinople et du 8^e centenaire de la prise de Constantinople par les croisés, ce colloque, intitulé « Byzance orthodoxe et Occident latin », s'est tenu à Moscou les 26 et 27 mai dernier, organisé par le patriarcat de Moscou, l'Académie des sciences de Russie et la Société palestinienne orthodoxe. Il a rassemblé des représentants de diverses Églises orthodoxes autocéphales, de l'Église catholique et des universitaires.

⁵ Voir *Europaica* 42 (Bulletin de la Représentation de l'Église orthodoxe russe près les Institutions européennes) du 2 juin 2004.

originale qui, rayonnant de la Russie au Proche-Orient, et jusqu'en Occident, prônait un théo-humanisme voulant établir « le ciel sur la terre » par la liturgie, l'art et la théologie. Constantinople avait donc acquis le statut de Nouvelle Jérusalem. S'attaquer à elle revenait donc d'une certaine manière à lacérer une icône.

C'est pourquoi, face à l'« obstination du souvenir »⁶ que l'on trouve aujourd'hui chez beaucoup d'orthodoxes, il est à la fois courageux et lucide de la part de l'Église catholique d'avoir récemment, par ses demandes de pardon répétées (le pape Jean-Paul II, il y a 3 ans, à Athènes⁷, puis deux évêques français bien connus⁸, le 13 avril dernier, auprès du patriarche Bartholomée I^{er}), voulu clarifier un passé qui hante ses relations avec l'Orthodoxie.

Ce passé qui nous pèse, il nous faut le revisiter pour l'exorciser peu à peu. Purifier la mémoire implique une connaissance minimale des faits et une re-connaissance des responsabilités des uns et des autres, savoir également demander mais aussi accorder un pardon fraternel pour les fautes en pensée et en actes commises par nos pères. Cela dit, nous ne pouvons prétendre sonder les cœurs et les reins, nous laisserons donc cela à la justice et à la miséricorde de Dieu. Mais, nous devons échapper les uns et les autres aussi bien à une indifférence coupable qu'à une perpétuelle auto-victimisation.

Il n'est pire injustice que l'indifférence et la fuite pour tenter d'échapper à un constat désolant. Que nous le voulions ou non, « nous sommes embarqués » comme dit Pascal, spirituellement solidaires de notre héritage collectif, des actes et pensées de nos pères. Nous les portons en nous, avec leurs effets contrastés, sans en être coupables, si seulement nous les désavouons tout en les assumant⁹. D'autre part, nous ne pouvons, du côté opposé, instrumentaliser les souffrances subies par nos pères pour nous prévaloir de quelque prestige moral, mais attirer tant soit peu l'attention de nos frères afin d'éviter de renouveler pareilles tragédies.

Je tenterai donc, après une esquisse historique de cette 4^e croisade, de réfléchir avec vous sur ses conséquences au plan historico-ecclésial, et de suggérer quelques leçons de cet événement. Il ne servirait pas à grand chose de ressasser une affaire ancienne de huit siècles si nous n'en tirions quelque enseignement pour nos relations inter-ecclésiales.

I. Esquisse historique de la 4^e croisade

Comment une telle tragédie a-t-elle pu avoir lieu ? Alors que la deuxième et la troisième croisades avaient traîné un arrière-goût d'intrigue politique, la quatrième avait pourtant bien commencé sous le signe de la foi, l'initiative en revenant au pape Innocent III.

⁶ La formule (tirée d'un contexte plus général) est de Paul Ricœur.

⁷ La visite du pape à Athènes a eu lieu les 4 et 5 mai 2001 (voir SOP 259, p. 1).

⁸ Les deux évêques étaient le Cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon, et Monseigneur Gérard Daucourt, évêque de Nanterre et membre du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens. Il est d'autant plus remarquable que leur démarche ait été personnelle. (Voir SOP 288, p. 2 ; 289, p. 22 et 25.)

⁹ Comme dit le prophète : « En ce jour-là, on ne dira plus : 'Ils ont mangé des raisins verts, et leurs enfants ont grincé des dents'. Mais chacun mourra pour son propre crime » (Jr 31, 29-30). Sans être responsables des péchés de nos pères, nous en sommes les héritiers et à ce titre nous devons les assumer consciemment.

Celui-ci, élu évêque de Rome le 8 janvier 1198, manifesta bientôt son intention de relancer la croisade, Jérusalem ayant été reconquise par Saladin quelques années plus tôt. Comme Urbain II l'avait fait cent ans auparavant à Clermont, Innocent III lança un appel à toute la chrétienté le 15 août de cette même année, mais avec une nuance importante : il obligea chaque ville, de même que chaque comte et baron, à fournir des hommes pour l'expédition, à leurs frais et pour une durée de deux ans. Toutefois, il n'adressa pas son appel directement aux rois ; ainsi, ces derniers n'eurent aucun contrôle direct sur l'entreprise.

En novembre 1199, le jeune comte Thibaud de Champagne prit la tête de la croisade et, l'hiver suivant, les prises de croix se multiplièrent dans le Nord de la France. C'est ainsi que se constitua, par recrutement spontané, l'armée de la 4^e croisade qui se fixait pour but de délivrer la Terre sainte. De Constantinople, il n'était nullement question. Au reste, les croisés choisirent la voie maritime qui permettait d'éviter le Bosphore. Mais il fallait trouver des bateaux. Ils s'adressèrent naturellement aux puissants armateurs de l'époque, les Vénitiens, et conclurent avec eux un accord : ceux-ci fourniraient passage et ravitaillement aux 33 500 soldats prévus, contre la somme de 84 000 marcs.

Or bientôt présents à Venise à l'été 1202, les croisés furent finalement moins nombreux et moins riches qu'escompté : il leur manquait 34 000 marcs. Après un débat tumultueux, les chefs de la croisade, commandés désormais par le Piémontais Boniface de Montferrat, acceptèrent un nouveau marché proposé par les Vénitiens : remettre la dette des croisés contre la prise de la ville hongroise de Zara sur la côte dalmate (actuellement Zadar en Croatie).

Il semble que seuls les chefs étaient au courant, tandis que les petits chevaliers croyaient partir pour la Terre sainte, et la flotte mit à la voile tandis que les pèlerins entonnaient le *Veni Creator*. Arrivés devant le port de Zara en novembre 1202, certains refusèrent le combat. Cette ville, en effet, était chrétienne, et Innocent III avait menacé d'excommunication ceux qui s'y attaqueraient. La majorité des croisés passèrent outre, et, après deux semaines d'assauts, la ville capitulait. Ce premier dévoiement en annonçait déjà un autre, qui fut favorisé par la situation de crise du pouvoir byzantin.

En 1195, en effet, l'empereur byzantin Alexis III Ange avait détrôné et aveuglé son frère Isaac II. Six ans plus tard, le fils d'Isaac II, Alexis, réussit à s'enfuir pour demander de l'aide en Europe. Les croisés virent arriver à Zara les messagers d'Alexis avec d'alléchantes propositions : s'ils l'aidaient à rétablir sur le trône Isaac II, Alexis leur fournirait 200 000 marcs et 18 000 hommes pour poursuivre leur croisade, et même l'union des Églises. Innocent III désapprouvait pourtant l'assaut d'une ville chrétienne, même schismatique. Mais, le doge vénitien Enrico Dandolo y voyait un grand intérêt. C'était l'occasion pour les Vénitiens de retrouver à Constantinople leur position dominante, menacée par Gênes et Pise. Un nouveau débat eut lieu parmi les croisés. Certains, qui voulaient avant tout combattre l'infidèle, choisirent de quitter l'armée, tels le fameux Simon de Montfort et l'abbé des Vaux-de-Cernay. Tous les autres restèrent et acquiescèrent au nouveau plan, on reprit la mer et la flotte des croisés parut devant Constantinople le 23 juin 1203.

L'arrivée d'Alexis Ange accompagné des Latins armés provoqua chez les Byzantins un réflexe d'opposition et de solidarité autour de l'usurpateur Alexis III, malgré la médiocrité de

ce dernier. Après un premier siège assez rapide, en raison surtout de l'incompétence et de la paralysie militaire d'Alexis III, le 17 juillet, les croisés pénétrèrent en ordre dans la ville où ils rétablirent Isaac II sur le trône et son fils sous le nom d'Alexis IV.

Dès lors, une mécanique implacable conduisit à la tragédie. Alexis IV, écartelé entre son peuple et ses débiteurs, se trouvait incapable de tenir ses promesses. Il avait commencé à verser l'argent promis aux croisés qui campaient sous les murailles de la ville pour l'aider à garder un trône chancelant. Mais bientôt le mécontentement de l'aristocratie et du peuple byzantins fut si fort contre la présence des Latins et les exigences fiscales nécessitées par la dette qui leur était due, que les versements durent cesser. Fin janvier eut lieu une grave émeute qui se solda par la mort d'Alexis IV, le trône passant à un parent éloigné, Alexis V Murzuphle, qui fit tout de suite consolider les murailles de la cité. Voyant le paiement promis leur échapper, Vénitiens et Croisés décidèrent d'assiéger de nouveau la ville. On régla avec soin le partage de la future dépouille : le butin du pillage, la ville et l'Empire : tout serait partagé. Un collège formé de 6 Vénitiens et de 6 Français élirait un empereur latin ; Venise prendrait Sainte-Sophie et ferait élire un patriarche latin. Ainsi, la ferveur religieuse avait fait place chez les chefs des pèlerins, à des considérations très politiques. Surtout, en s'attaquant à des villes chrétiennes, et à la plus grande d'entre elles, la croisade cessait d'être la guerre contre les musulmans de Terre sainte : elle devenait une opération économique et politique.

Il fallut trois jours aux croisés pour reprendre Constantinople (9-12 avril). Le combat fut terrible. Un haut dignitaire de l'armée franque, le champenois Geoffroi de Villehardouin écrit sobrement : « Alors vous auriez pu voir les croisés abattre les Grecs. Il y eut là tant de morts et de blessés que c'était sans fin ni mesure. » Après un incendie terrible qui détruisit la moitié des maisons de la ville, un pillage frénétique s'ensuivit, sur lequel les historiens s'accordent pour dire qu'il fut bien pire que celui des Turcs en 1453. Pour le grand savant byzantiniste N. Wilson, 1204 occasionna une perte sans remède pour des milliers de manuscrits précieux transmettant le patrimoine de la culture classique, une sorte de réplique médiévale du grand incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Des centaines d'œuvres d'art et de statues en métal précieux furent fondues, les autels descellés dans plusieurs églises. On alla jusqu'à saccager les sépultures, comme celle de Justinien, pour y récupérer quelques bijoux.

Comme en témoigne Villehardouin : « Le butin fait fut si grand que nul de vous n'en saurait dire le compte, d'or et d'argent, de vaisselles et de pierres précieuses, de satins et de draps de soie, d'habillements de vair, de gris et d'hermines, et de tous les riches biens qui jamais furent trouvés sur terre¹⁰. »

Un autre témoin, Robert de Clari, modeste chevalier picard, originaire de Cléry-les-Pernois, dans la Somme, et rentré en France après la croisade avec sa part de butin et de reliques, exprime dans ses mémoires, rédigés vers 1216¹¹, la psychologie des pèlerins-soldats :

¹⁰ GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, *Histoire de la conquête de Constantinople*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1870, p. 92-93. Traduction par Natalis de Wailly.

¹¹ Cf. N. Coulet dans GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN ET ROBERT DE CLARI, *Ceux qui conquièrent Constantinople*, Paris, Union générale d'éditions, 1966, p. 16.

« Jamais, depuis que le monde fut créé, on ne vit ni ne conquît un butin aussi grand, aussi noble, aussi riche, ni au temps d'Alexandre, ni au temps de Charlemagne, ni avant, ni après. Et je ne crois pas, quant à moi, que dans les quarante plus riches cités du monde il y aurait autant de richesse qu'on en trouva à l'intérieur de Constantinople. [...] Mais ceux-là mêmes qui devaient garder le butin, c'est eux qui prenaient les bijoux d'or ou des étoffes de soie brodées d'or, ou ce qu'ils aimaient le mieux, et l'emportaient. C'est ainsi qu'ils commencèrent à voler, si bien qu'on ne fit jamais de partage pour le commun de l'armée, les pauvres chevaliers ou les sergents qui avaient aidé à gagner le butin [...]»¹². »

L'armée franque à elle seule amassa un butin équivalant à 400 000 marcs. Au prix de quelles exactions avaient été réunies ces richesses ? Un témoin byzantin, comme le métropolitain d'Éphèse Jean Masarités, le laisse entendre :

« De partout, les places, les maisons à deux ou trois étages, les établissements sacrés, les couvents, les monastères d'hommes et de femmes, les divins sanctuaires et même la Grande Église de Dieu [Sainte-Sophie] et le palais impérial, furent envahis de guerriers, porte-glaives écervelés qui respiraient le meurtre, portaient le fer, la lance, l'épée et le poignard ; [...] ils pillaient les saintes maisons, saccageaient les objets sacrés, insultaient au religieux. Les saintes icônes, murales ou mobiles du Christ, de la Mère de Dieu et des saints, qui depuis toujours plaisaient à Dieu, ils les jetaient à terre. Ils proféraient injures et blasphèmes, arrachaient les enfants aux mères et les mères aux enfants, violentaient sans honte les vierges dans les enceintes consacrées, sans craindre le châtement divin ni la vengeance des hommes. Ils dénudaient la poitrine des femmes pour voir si une parure ou un objet d'or accroché s'y cachait [...]. Partout, ce n'était que lamentations, cris de douleur et de malheur¹³. »

L'historien byzantin Nicéas Choniates évoque cet événement comme un cauchemar. Son *Histoire des Comnènes*, de grande qualité historique, permet d'authentifier son récit qui décrit avec détails la terreur des Byzantins au moment où les Francs dévastaient leur ville¹⁴. Comme le prophète Isaïe (52, 17) qui interpellait Jérusalem, il s'adresse à son tour à la cité dévastée, qui avait soutenu tant de sièges depuis le IV^e siècle : « Réveille-toi, réveille-toi, relève-toi, toi qui as bu la coupe de la colère ! »

Haut dignitaire de l'État, Choniates occupait avec sa famille et quelques amis réfugiés une petite maison près de Sainte-Sophie, sa demeure officielle ayant brûlé durant l'incendie de la ville. Mais les croisés passaient chaque maison au peigne fin. Un marchand vénitien de la ville, que Choniates avait naguère aidé, essaya à son tour de le protéger des pillards.

« Il prit les armes comme un soldat, et feignant d'être des ennemis, parlant avec eux en leur langue, il défendit longtemps ma porte. Mais, enfin, ne pouvant plus résister à la multitude, [...] et surtout aux Français, qui se vantaient de ne rien craindre que la chute du ciel sur leurs têtes, il nous conseilla de nous sauver, de peur d'être chargés de chaînes, et d'avoir le déplaisir de voir nos filles violées en notre présence. Marchant donc sous la

¹² GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN ET ROBERT DE CLARI, *Ceux qui conquièrent Constantinople*, Paris, 1966, p. 191-193. Traduction inspirée de PIERRE CHARLOT, *Poèmes et récits de la vieille France*, Paris, De Boccard, 1939.

¹³ Cité par M. Kaplan in « Le sac de Constantinople », *L'Histoire*, 4, fév. 1999, p. 86-87.

¹⁴ Cf. G. WALTER, *La conquête de la Terre sainte par les croisés*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 342.

conduite de ce fidèle défenseur, comme si nous eussions été ses prisonniers, nous allâmes vers les maisons des Vénitiens qui étaient de nos amis. [...] Nous fûmes [...] obligés de porter nous-mêmes nos enfants qui ne pouvaient encore marcher. Nous partîmes un samedi, cinquième jour de la prise. L'hiver approchait et ma femme était enceinte, de sorte qu'il me semblait que c'était un accomplissement de la parole par laquelle le Sauveur nous avertit de prier Dieu que notre fuite n'arrive pas en hiver, ni au jour du sabbat, et de la prédiction par laquelle il prononce malheur sur les femmes qui seront enceintes ou nourrices.

Plusieurs de nos parents et de nos amis, s'étant joints à nous aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, nous marchâmes tous ensemble et rencontrâmes des gens de guerre [...]. Les uns étaient chargés de butin. Les autres fouillaient leurs prisonniers, pour voir s'ils ne cachaient pas un bon habit sous un méchant, où s'ils n'avaient pas d'argent. D'autres regardaient de belles femmes avec les mêmes yeux que s'ils eussent dû en jouir à l'heure même. Nous mîmes celles que nous avions au milieu de nous, comme au milieu d'une bergerie, et les avertîmes de salir avec de la boue ces visages qu'elles embellissaient autrefois avec du fard [...]. Ayant le cœur serré de douleur, nous levions les mains au ciel, nous frappions nos poitrines, et nous priions Dieu qu'il veuille bien nous préserver de la violence de ces bêtes cruelles¹⁵. »

Choniate et ses proches réussirent à quitter la ville sains et saufs par la Porte Dorée, et rejoignirent un flot de réfugiés qui remplissait la route menant vers la Thrace. En tête, marchait le patriarche de Constantinople Jean X Kamatéros, sans ornement, revêtu d'un simple manteau, « comme un véritable apôtre, raconte Choniate, ou plutôt comme un vrai disciple de Jésus-Christ, car il était assis sur un âne, à la différence près qu'il n'entraît pas en triomphe dans la nouvelle Sion mais l'abandonnait ».

Le pillage de la Seconde Rome revêtit également une dimension proprement religieuse. Constantinople regorgeait de reliques, dont les Latins étaient friands car une relique importante, outre sa valeur spirituelle, pouvait attirer des foules et constituait un pôle de prospérité économique pour une ville ou un monastère. Ils firent donc passer en Occident, et surtout en France, des centaines de reliques, dont un inventaire partiel a été dressé en 1879 à Genève par l'historien-antiquaire Paul Riant¹⁶. Soissons reçut ainsi de son évêque présent au pillage les crânes de saint Étienne, saint Thomas, saint Thaddée, un fragment de la couronne d'épines du Sauveur, un doigt du saint apôtre Thomas, etc.

Robert de Clari se plaint que les grands seigneurs ne laissèrent rien du butin aux petites gens comme lui, mais il rapporta tout de même à l'abbaye de Corbie un morceau de la Vraie Croix, une partie du vêtement du Christ sur la croix, de la couronne d'épines, de l'éponge et quarante-cinq autres reliques... Les reliques de la Passion venaient du palais impérial. Quant au doge Dandolo, il n'a pas seulement ramené à Venise les chevaux qui ornent toujours la place Saint-Marc, mais aussi un morceau de la Vraie Croix, un bras de saint Georges, un morceau de la tête de saint Jean-Baptiste.

¹⁵ NICÉTAS CHONIAE dans DUC DE CASTRIES, *La conquête de la Terre sainte par les croisés*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 344-350.

¹⁶ Cf. COMTE PAUL RIAN, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, Genève, 1878-1879.

Le pillage des reliques eut lieu dans un désordre indescriptible. Même le pape Innocent III fut scandalisé par les rapports qu'il reçut des événements : « Ces défenseurs du Christ, qui ne devaient tourner leurs glaives que contre les infidèles, écrit-il, se sont baignés dans le sang chrétien. Ils n'ont épargné ni la religion, ni l'âge, ni le sexe. Ils ont commis à ciel ouvert adultères, fornications et incestes. [...] On les a vus arracher des autels les revêtements d'argent, les briser en morceaux qu'ils se disputaient, violer les sanctuaires, emporter les icônes, les croix et les reliques¹⁷. »

La violence dont usèrent les croisés à Constantinople s'explique en partie par la longue attente depuis la première prise de la ville en juillet 1203. Mais elle traduit aussi une profonde inimitié réciproque accumulée depuis des siècles. Les différends religieux, même s'ils sont mis en avant pour galvaniser les foules, furent plus un prétexte qu'une véritable cause pour l'historien Michel Kaplan : l'attitude d'Innocent III qui accuse les Vénitiens d'avoir détourné la croisade le montre¹⁸. La conscience d'appartenir à une même communauté religieuse subsistait encore. Mais les croisades précédentes avaient développé chez les uns et les autres une hostilité mutuelle : Byzance refusait de participer aux croisades dont l'idée lui était totalement étrangère ; la guerre avec les Sarrasins était pour elle chose courante, mais de « guerre sainte » il ne pouvait être question, la guerre étant toujours un mal. Byzance préférait la diplomatie et avait pu s'allier parfois avec Saladin lui-même, au grand dam des croisés.

Les marchands occidentaux installés de plus en plus nombreux à Constantinople grâce à la politique latinophile des empereurs byzantins du XII^e siècle ont exploité naturellement leur position commerciale : en se mêlant des intrigues intrabyzantines, ils ont attiré la colère de factions byzantines et subi des assauts qui creusaient de part et d'autre un fossé de crainte et d'inimitié : ainsi, la confiscation des biens des Vénitiens en 1171, puis un pogrom de commerçants latins en 1182. Parallèlement, la richesse de Constantinople en objets précieux et reliques exerçait une véritable fascination sur les Occidentaux. Tout ces facteurs expliquent en partie la hargne avec laquelle la cité fut mise à sac.

Le pillage terminé, les chevaliers croisés et leurs commanditaires vénitiens se partagèrent le territoire byzantin, excepté l'Asie Mineure où se replièrent les forces vives byzantines pour un exil de 57 ans jusqu'à la reprise de la ville. Un empire latin de Constantinople était créé, tandis que Venise devenait totalement maîtresse de la mer Égée jusqu'à la Crète, comme elle l'était déjà de l'Adriatique. L'empire colonial vénitien était né, qui survivrait plusieurs siècles. Ainsi, ceux qui avaient fait vœu de délivrer Jérusalem des infidèles s'installaient finalement en terre chrétienne : la croisade s'arrêtait là.

II. Les effets de la 4^e croisade : la division des Églises et l'Église latine mise en procès.

¹⁷ Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VIII (année 1205), Lettre 126 (PL 215, 699-702) (trad. fr. reprise de A. LUCHAIRE, *Innocent III et la question d'Orient*, Paris, 1911, p. 147).

¹⁸ Cf. M. KAPLAN, *op. cit.*, p. 89.

À travers une spirale tragique d'événements successifs, le principal effet de cette 4^e croisade fut sans conteste la rupture de l'unité chrétienne pour au moins 8 siècles ! À cet égard, le schisme entre Occident et Orient chrétien est bien davantage une conséquence qu'une cause des événements de 1204. Les tentatives d'union ultérieures parfois spectaculaires (conciles de Lyon en 1274, puis de Florence en 1439) ne pourront enrayer cet élan de séparation.

Pour les Byzantins, les Occidentaux, suspects jusqu'alors par leurs doctrines et leurs usages souvent différents de ceux de l'Orient chrétien, avaient commis un crime irréparable. Face à ces brigands, Byzance se raidit dans son originalité grecque et orthodoxe, tandis que l'orthodoxie, contre les unions imposées pour des motifs politiques, s'affirmera plus que jamais par opposition aux Latins. Jusque dans la lointaine Russie, plus d'un siècle après, une description de Constantinople évoquera encore les horreurs perpétrées par les Latins en 1204.

On peut s'étonner, je l'ai dit, d'une sorte d'hypermnésie de la part des peuples orthodoxes : il y a eu tant de guerres, d'occupations, de pillages de villes et de massacres dans l'histoire de l'Europe jusqu'aux guerres récentes dans l'ex-Yougoslavie, que l'on peut s'étonner que la mémoire de ce forfait soit demeurée dans les zones de la conscience collective. La raison en est simple et accablante : il ne s'agissait pas de l'expédition militaire d'un État, même si Venise y joua un rôle essentiel, mais du dévoiement d'une aventure qui se voulait spirituelle, suscitée par le pape et encadrée par des ecclésiastiques. C'est cela qui a tant frappé les esprits. Et les infamies ont été à la fois imputées aux Occidentaux et à l'Église latine en général.

Une question majeure, il faut le dire, est celle de l'implication du clergé des pèlerins dans les exactions de la 4^e croisade.

1. Mise en cause des évêques et des clercs latins

En l'absence du légat du pape, Pierre Capuano, on le sait, les croisés avaient leurs chefs spirituels : l'évêque de Soissons, Nivelon, les évêques de Troyes et de Halberstadt, et trois abbés cisterciens, de Loos, en Flandre, de Lucedio, en Piémont, et de Pairis, en Alsace. C'est eux qui, après Zara, donnèrent l'absolution aux croisés en attendant celle du pape ; c'est eux aussi qui donnèrent le feu vert pour le détournement vers Constantinople, et c'est encore eux qui allégèrent la conscience des croisés, soi-disant au nom du pape, avant le second siège de la cité byzantine : car selon eux, « la bataille estoit droituriere »¹⁹, autrement dit cette attaque contre Constantinople était moralement légitime et chrétiennement justifiée.

Pour faire taire les dernières réticences des pèlerins scrupuleux et malgré l'interdiction d'Innocent III, « les évêques, écrit le chroniqueur Robert de Clari, prêchèrent des sermons au travers du camp [...] et [...] montrèrent aux pèlerins que la bataille était légitime, car les Grecs étaient traîtres et meurtriers ; déloyaux, puisqu'ils avaient assassiné leur seigneur légitime [allusion au coup d'État] : ils étaient pires que les juifs. Les évêques disaient qu'ils

¹⁹ Cité in J. LONGNON, *L'Empire latin de Constantinople*, Paris, 1949, p. 45.

absolvaient, de par Dieu et le pape, tous ceux qui donneraient l'assaut, et les évêques commandèrent aux pèlerins de se confesser et de communier fort bien, et de ne pas avoir peur de donner l'assaut aux Grecs car ils étaient ennemis du Seigneur Dieu²⁰. »

On comprend alors que les Byzantins aient mis la responsabilité du pillage sur le compte des évêques latins. Commentant le sac de la ville, le métropolitain Jean Masarités écrit : « Tel était le respect pour les choses de Dieu de ceux qui portaient sur leurs épaules la Croix du Christ ! C'est ainsi que leurs propres évêques leur avaient appris à se conduire. Mais comment qualifier ceux-ci ? Archevêques parmi les soldats ou soldats parmi les archevêques²¹ ? »

Lors du pillage, les clercs latins, il est vrai, ne furent pas en reste. Gunther de Pairis, un moine de l'abbaye alsacienne de Pairis, a écrit les mémoires de son abbé, Martin, vers 1208. Dans son récit, il tente de justifier le pillage des reliques de Constantinople en expliquant que les Grecs étaient devenus indignes de posséder de tels trésors. Il nous décrit donc, sans scrupules excessifs, comment son abbé entra dans une église de Constantinople pour y prendre sa part de reliques. Arrivé dans le sanctuaire, il y trouve un vieillard barbu, qu'il prend pour un laïc et à qui il exige que lui soient remises les reliques :

« Une foule de pèlerins fit irruption en même temps dans l'église; mais tandis que les autres s'employaient avec ardeur à mettre à sac l'argent, l'or et tout ce genre d'objets de prix, Martin, lui, estimant que seuls des objets sacrés valaient la peine de commettre un sacrilège, gagna un lieu plus secret. [...] Il se trouva là en présence d'un vieillard, avec une belle tête, une chevelure et une barbe abondante. C'était un prêtre, mais son allure était bien différente des prêtres de chez nous ; aussi Martin, persuadé d'avoir affaire à un laïque, sans perdre son calme, mais prenant une voix terrible, l'apostropha violemment en disant : « Allez, perfide vieillard, montre-moi les plus riches des reliques que tu gardes, ou la mort immédiate châtera ton refus ! »

« Le vieillard, effrayé, [...] sachant qu'il ne pourrait se faire comprendre de Martin en grec, entreprit dans le peu de latin qu'il savait d'apaiser notre homme [...]. En réponse, l'abbé [...] fit comprendre au vieillard ce qu'il exigeait de lui. Alors ce dernier, considérant son visage et son habit, préférant laisser un religieux s'emparer avec révérence de saintes reliques, plutôt que de risquer de voir des séculiers les souiller de leurs mains ensanglantées, ouvrit devant lui un coffre en fer. Et il lui découvrit ce trésor que Martin préférait et désirait plus que toutes les autres richesses de la Grèce. Quand il le vit, l'abbé se hâta d'y plonger avidement, y allant des deux mains, puis, retroussant son vêtement le plus vivement qu'il put, il en remplit le creux [...]. Ainsi chargé, il allait, pressant le pas, vers les navires. Ceux qui le voyaient [...], et qui, de leur côté, pressaient le pas vers le butin, lui demandaient en riant : "Avez-vous fait quelque rapine ?" [...] Et lui, souriant, comme toujours, et affable: "Tout a bien marché pour

²⁰ GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN ET ROBERT DE CLARI, *Ceux qui conquièrent Constantinople*, Paris, Union générale d'éditions, 1966, p. 191-193.

²¹ Cité in M. KAPLAN, *op. cit.*, p. 87.

nous”, disait-il – et eux de répondre: “Grâce en soit rendue à Dieu !”, et il passait, en hâte, supportant avec peine tout ce qui pouvait le retarder²². »

Face au dévoiement des croisés, le réquisitoire du byzantin Nicétas Choniata se fait amer :

« O Dieu ! que d'affliction, que de misère ! Nous avons vu l'abomination de la désolation dans le lieu saint, nous y avons entendu les paroles artificieuses d'une prostituée, et nous y avons été témoins d'autres profanations si contraires à la sainteté de notre religion ! [...] Vous vous étiez chargés de la Croix, et vous nous aviez juré sur elle et sur les saints Évangiles, que vous passeriez sur les terres des chrétiens sans y répandre de sang, et sans vous détourner ni à droite, ni à gauche. Vous nous aviez dit que vous n'aviez pris les armes que contre les Sarrasins. [...] Bien loin de défendre le tombeau du Sauveur, vous outragez les fidèles qui sont ses membres ; bien loin de porter la croix, vous la profanez et la foulez aux pieds. Pendant que vous faites profession d'aller chercher une perle précieuse, vous jetez dans la boue la perle précieuse du corps vénérable de notre Dieu. Les Sarrasins en ont usé avec moins d'impiété. Quand ils étaient maîtres de Jérusalem, ils traitaient les Latins avec quelque douceur. Ils respectaient leurs femmes. Ils n'emplissaient pas de corps morts le sépulcre du Sauveur²³. »

Telle fut donc la responsabilité imputée par les Byzantins aux chefs spirituels de la croisade. Mais qu'en était-il du pape ?

2. Mise en cause du pape Innocent III

On l'a vu, le pape Innocent III avait condamné dans le principe les expéditions de Zara puis de Constantinople. C'est pourquoi, son légat auprès des croisés, le cardinal Pierre Capuano, quitta très tôt l'expédition, avant le siège de Zara, pour ne la rejoindre qu'après la seconde prise de Constantinople. Le pape ne fut informé de la prise de Byzance qu'en novembre 1204, soit huit mois plus tard ! S'il s'efforça de tirer profit de la chute de l'Empire byzantin pour tenter de soumettre l'Église byzantine considérée comme « schismatique », il semble bien qu'il se trouvait en dehors du projet de conquête des croisés et qu'il se plaignit sincèrement de la désobéissance constante des croisés à ses instructions²⁴.

²² GUNTHER DE PAIRIS dans GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN ET ROBERT DE CLARI, *Ceux qui conquièrent Constantinople*, Paris, Union générale d'éditions, 1966, p. 211-213. Traduction du comte Riant, *Exuviae Sacrae Constantinopolitanae*, t. I, Genève, 1877.

²³ NICÉTAS CHONIATA dans DUC DE CASTRIES, *La conquête de la Terre sainte par les croisés*, Paris, Albin Michel, 1973, p. 344.

²⁴ Pourtant, la *Chronique de Morée*, un long texte anonyme tardif du début du XIV^e siècle, sans doute écrit par un Grec du clan latin, hostile aux orthodoxes, avance une hypothèse contestable, celle que le Pape Innocent III aurait prémédité la déviation des croisés vers Constantinople dans le but de « liquider » le schisme (cf. J.A.C. BUCHON, *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, Paris, 1875, p. 13). Cette idée accréditée même chez les Latins de l'époque nous permet d'imaginer les idées qui circulaient parmi les Grecs sur la question de l'origine du sac de 1204. Après avoir raconté qu'Alexis, le fils de l'empereur déposé Isaac II, aurait écrit, sur le conseil de l'empereur allemand, au pape Innocent III pour lui demander l'aide militaire des croisés, voici ce que note le chroniqueur anonyme : « Lorsque le Pape eut reçu cette nouvelle, il en fut vivement réjoui, et donna l'ordre d'écrire aussitôt aux pèlerins. Il expédia près d'eux un cardinal [Pierre Capuano] en qualité de légat; il leur envoya sa bénédiction, et les pria d'abandonner l'expédition de Syrie et de se diriger vers Constantinople, afin d'y rétablir sur son trône le jeune Alexis, fils

Pourtant, sa réaction à la prise de la cité byzantine fut plutôt ambiguë : d'un côté il condamnait les excès de la soldatesque, de l'autre il se félicitait de la conquête de la ville. Il suffit de citer sa lecture des événements dans la lettre qu'il écrivit aux clercs latins de Constantinople, le 13 novembre 1204 : « [Dieu] a transféré l'Empire de Constantinople des fiers aux humbles, des désobéissants aux fervents, des schismatiques aux catholiques, c'est-à-dire des Grecs aux Latins. [...] La main droite du Seigneur a accompli des actes de vaillance pour exalter la sainte Église romaine, puisqu'Il ramène la fille à la mère, la partie au tout et le membre à la tête²⁵. »

C'est donc Innocent III lui-même qui a suscité l'amalgame opéré facilement par la suite entre les croisés dévoyés et l'Église romaine. Le pape croyait possible d'obtenir une union des Églises immédiate et complète, l'Église byzantine paraissant aussi brisée que l'empire. Au jugement de la postérité, sa principale erreur est peut-être là. Comme le note l'historien catholique David Knowles, « il se permit de pardonner partiellement la destruction criminelle de Constantinople et de sous-estimer la capacité de guérison de l'Empire d'Orient »²⁶.

L'exaspération des Grecs fut renforcée par la politique poursuivie par la papauté. Le nouvel empereur latin de Constantinople Baudouin, soucieux de normaliser les relations des Latins avec leurs nouveaux sujets, proposait au pape de convoquer un grand concile à Constantinople où seraient conviés les Grecs, pour réconcilier l'Ancienne et la Nouvelle Rome²⁷. Mais Innocent III se déclara hostile à cette idée, qui, de son point de vue, remettait en cause la suprématie romaine. Considérant que celle-ci était contestée indûment par l'Orient, il exigeait des Églises orientales l'obéissance « d'une fille à une mère »²⁸.

Un patriarche latin de Constantinople avait été nommé par les croisés sans demander à Rome son avis. La décision finale d'Innocent III d'accepter, par réalisme politique, cette nomination sans se soucier de l'Église locale légitime ni du sort du patriarche byzantin Jean

de l'empereur Isaac Vataces. Il déclara que ceux qui mourraient dans cette expédition obtiendraient l'absolution de leurs péchés, de la même manière que s'ils mouraient en combattant pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. » (J.-A.-C. BUCHON, *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, Paris, 1875, p. 12-14).

Cette thèse, qui a alimenté plusieurs disputes entre les historiens, paraît fautive à première vue, si l'on considère que la papauté condamna ouvertement l'action des croisés. Mais certains savants ont soulevé l'hypothèse qu'Innocent III aurait souhaité la prise de Constantinople par son aversion pour les « schismatiques ». Ce ne serait que lorsque la ville impériale eut été prise qu'il réalisa les avantages pour l'Église de Rome et retira son excommunication. Il aurait refusé de cautionner la déviation par peur d'un échec de l'expédition et parce que Jérusalem était le but officiel de la croisade (cf. D. E. QUELLER, *The Fourth Crusade*, Philadelphia, 1977, p. 85-86.), mais aurait été favorable à une attaque sur Constantinople, de façon non-officielle pour avoir les mains propres si l'entreprise finissait mal. Ceci rejoint l'hypothèse de l'historien A. Frolov, qui proposait que « l'idée de la croisade, issue des guerres saintes au service de l'Église, avait suivi, dès les origines, un développement parallèle à l'idée de la liquidation du schisme. » (cf. A. FROLOW, « La déviation de la quatrième croisade », *Revue de l'Histoire des Religions*, CXLVI, 1954, p. 80). La *Chronique de Morée* nous révèle donc les dessous possibles de la politique d'Innocent III, mais ne livre aucune certitude, loin s'en faut, sur l'implication personnelle du pape.

²⁵ Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VII (année 1204), Lettre 154 (PL 215, 455-61), notamment 456 A-B pour le passage cité en traduction.

²⁶ *Nouvelle Histoire de l'Église* [dir. L. Rogier, R. Aubert, M. Knowles], Paris, éd. du Seuil, t. II, 1968, p. 352.

²⁷ Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VII (année 1204), Lettre 152 (de l'empereur Baudouin au Pape) (PL 215, 447-54). La datation est proposée par P. LOCK. Cf. *Les Francs en Égée 1204-1500* [en grec], Athènes, 1998, p. 326.

²⁸ *Ibid.*, Livre VII (année 1204), Lettre 154 (PL 215, 456 B).

X Kamatéros fut très lourde de conséquences sur les relations de Rome avec les Églises dans l'orbite byzantine : elle aggrava la déchirure provoquée, lors de la 1^{re} croisade, par le démantèlement des patriarchats d'Antioche et de Jérusalem.

Pire, Innocent III se convainquit bientôt que la solution pour imposer l'unité était une latinisation progressive de l'Orient chrétien et approuva la création d'une Église *latine* dans les territoires grecs conquis par les croisés²⁹. En ce sens, il écrivait à Baudouin de Flandre dès mai 1205 : « L'empire est passé des Grecs aux Latins, *il faut aussi que les rites du sacerdoce soient changés*. Il importe qu'Éphraïm revenu au pays de Juda se nourrisse avec les azymes de la sincérité et de la vérité après s'être débarrassé de l'ancien ferment³⁰. »

Cette volonté de latiniser les rites des Églises byzantines était normale pour les prélats romains. Elle s'appuyait sur leur conviction de la précellence du rite latin et sur la longue expérience de la Papauté en Italie méridionale depuis Grégoire VII : dans ces régions sous juridiction byzantine depuis le VIII^e siècle, la réforme grégorienne puis la politique d'alliance de la Papauté avec les Normands après 1059, avaient peu à peu imposé des coutumes ecclésiastiques latines aux populations de rite grec³¹.

Innocent III accepta dans un premier temps, avec beaucoup de diplomatie, que les évêques et clercs grecs gardent leur rite non amendé et demeurent en place à condition qu'ils se plient à son autorité par un serment d'obédience envers le pape et le patriarche latin³², reconnaissant l'enseignement romain selon lequel le pape était tête de tous les chrétiens, « vicaire du Christ » (Innocent III est le premier à introduire ce titre au lieu de la désignation plus ancienne de « vicaire de Pierre »), et héritier de la primauté universelle accordée par le Christ au prince des Apôtres. Cette proposition aux évêques grecs n'eut presque aucun succès. Seuls quatre évêques y répondirent ; tous les autres s'exilèrent vers les territoires restés aux Grecs.

Le pape Innocent III écrivit parallèlement en juin 1205 aux archevêques de France et aux clercs professeurs de l'Université de Paris en les engageant à envoyer des hommes instruits pour venir en Grèce renforcer la « religion chrétienne »³³. Il s'agissait de former les cadres de la nouvelle Église unie. Mais l'appel demeura visiblement sans grand résultat³⁴. Quelques clercs furent même choqués comme le moine Guyot de Provins qui dans son œuvre

²⁹ *Ibid.*, Livre VIII (année 1205), Lettre 153 (PL 215, 727-29).

³⁰ *Ibid.*, Livre VIII (année 1205), Lettre 55 (du 15 mai 1205) (PL 215, 622-624), notamment : « *Translato ergo imperio, necessarium ut ritus sacerdotii transferatur, quatenus Ephraim, reversus ad Judam, in azymis sinceritatis et veritatis, expurgato fermento veteri, epuletur* » (623 B-C).

³¹ C'était une des récriminations sévères du patriarche Michel Cérulaire contre Rome, et plus spécialement envers le Cardinal Humbert qui se trouvait être archevêque de Sicile depuis 1050 ; cela explique aussi les représailles du patriarche à l'encontre des églises de rite latin à Constantinople, fermées (provisoirement) sur son ordre. Cf. L.-R. MÉNAGER, « La byzantinisation religieuse de l'Italie méridionale et la politique monastique des Normands d'Italie », *Revue d'Histoire Ecclésiastique* 53, 1958, p. 747-74 ; 54, 1959, p. 1-40.

³² Cf. W. NORDEN, *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903, p. 182 ; R. Lee WOLFF, *The Organization of the Latin Patriarchate of Constantinople, 1204-1261*, Trad., VI, 1948, p. 36-60 ; et le texte du serment imposé aux évêques grecs sous l'obédience romaine dans A. FLICHE, C. THOUZELLIER, Y. AZAIS, *La Chrétienté romaine*, in *Histoire de l'Église* (A. FLICHE et E. JARRY), t. 10, Paris, 1950, p. 81.

³³ Cf. *Regestes et correspondance du pape Innocent III*, Livre VIII (année 1205), Lettres 70-71 (PL 215, 636-8), notamment 637 A.

³⁴ Cf. P. LOCK, *Les Francs en Égée 1204-1500*, Athènes, 1998 (en grec), p. 351 ; A. LUCHAIRE, *Innocent III, t. 4. La Question d'Orient*, Paris, 1907, p. 170.

satirique appelée *La Bible* demanda pourquoi la croisade était maintenant dirigée contre les Grecs. Vers 1220, toutefois, Dominicains et Franciscains arrivèrent en Orient et commencèrent à prêcher parmi les Grecs comme parmi les Latins³⁵. Peu à peu s'instaurait en territoire grec une Église latine se subordonnant les paroisses grecques, avec 9 archevêchés et environ 37 évêchés latins.

Les diverses possessions latines issues de la quatrième croisade subsisteront selon les lieux jusqu'au XIV^e, XV^e et parfois même XVII^e siècle (la Crète vénitienne, jusqu'en 1669). Mais l'organisation de hiérarchies latines locales remplaçant de facto celle de l'Église byzantine – Église meurtrie mais renforcée dans son opposition à un siège romain jugé agressif –, ne fera que consommer un schisme déjà ouvert par la première croisade³⁶, et grèvera durablement le dialogue ultérieur entre chrétiens d'Orient et d'Occident. C'est cette politique de latinisation et d'imposition de la suprématie pontificale sans respect pour le territoire canonique d'Églises orientales de tradition apostolique qui a laissé dans les Églises de tradition grecque, comme l'écrit Dimitri Obolensky³⁷, un « arrière-goût d'amertume ».

Comme le disait le patriarche Bartholomée en avril dernier, « cet événement, resté à jamais marqué dans la mémoire du peuple byzantin, aggrava la déchirure du manteau du Corps du Christ que nous tâchons, avec beaucoup d'efforts, de recoudre à présent, et instaura chez les orthodoxes un climat de méfiance et de suspicion vis-à-vis de l'Église catholique³⁸ ».

III. Les leçons de l'histoire : reconstruire la confiance mise à mal entre nos Églises

J'ai tenté de montrer les responsabilités des chefs spirituels des croisés dans cet événement terrible. Mais il serait superficiel de s'en tenir là. Comme on l'a suggéré plus haut, les causes profondes venaient de l'hostilité entre deux mondes que bien des aspects séparaient. « Il serait erroné [...] d'expliquer le sac de Constantinople de 1204 par l'avidité des participants de la 4^e croisade, disait aussi récemment le patriarche de Moscou. L'opposition entre Rome et Constantinople et, par conséquent, des civilisations occidentales et orientales, avait commencé bien avant ces événements. [...] Ces divergences s'expliquent aussi bien par des facteurs théologiques que par les facteurs culturels et contextuels³⁹. »

³⁵ Cf. J. RICHARD, « The Establishment of the Latin church in the Empire of Constantinople (1204-1227) », in *Latins and Greeks in the Eastern Mediterranean after 1204* [éd. Arbel-Hamilton-Jacoby], Londres, 1989, p. 51 et la note 40.

³⁶ Avant la 4^e croisade, des signes de communion subsistaient encore entre Grecs et Latins dans l'*oikouménè* byzantine : Le monastère des Amalfitains au Mont Athos, qui florissait en 1046, existait encore certainement en 1196, tandis qu'à Durachium (Durazzo) des prêtres latins étaient encore ordonnés par un métropolite grec orthodoxe après 1200 (*PG* 119, 959-64). Il est vrai que dans l'archevêché du Sinaï, subsisteront de nombreux cas de communion gréco-latine jusqu'au XVI^e siècle.

³⁷ *Nouvelle Histoire de l'Église* [dir. L. Rogier, R. Aubert, M. Knowles], Paris, éd. du Seuil, t. II, 1968, p. 390.

³⁸ Voir SOP 289, p. 22.

³⁹ Voir *Europaica* 42 (Bulletin de la Représentation de l'Église Orthodoxe Russe près les Institutions Européennes) du 2 juin 2004.

Ce dernier point est éclairant : les différences de traditions théologiques, liturgiques, spirituelles au sein de la famille chrétienne ont été vécues durant des siècles en termes d'opposition et non en termes de complémentarité. Ceci est une première leçon à méditer, une incitation à ne pas faire de toute différence un motif de contestation, en alimentant la haine de *l'autre*, et surtout du *frère ennemi*. Or, l'altérité peut être aussi source d'enrichissement et pas simplement motif de confrontation. Notre dialogue œcuménique en est pleinement l'illustration.

Si les leçons de la 4^e croisade avaient été tirées et que les chrétiens s'étaient réconciliés aux XIV^e-XVI^e siècles, au temps où les Turcs conquéraient les derniers lambeaux de territoires grecs, certains encore aux mains des Occidentaux héritiers des croisés, peut-être l'histoire eût-elle été différente, en particulier pour les peuples chrétiens des Balkans qui durent survivre quatre siècles au joug ottoman. Peut-être n'eût-on pas entendu un grand dignitaire byzantin souhaiter à la veille de la chute de Constantinople en 1453 : « Plutôt le turban turc que la mitre papale ! » Au lieu d'une réconciliation et malgré bien des efforts comme les deux conciles d'union qui s'avèrent plus politiques qu'ecclésiastiques dans leur esprit et leur visée, malgré aussi des solidarités indéniables çà et là entre simples fidèles des populations chrétiennes de tradition latine et grecque, il y eut malheureusement, à travers les siècles suivants, toujours autant de rivalité et d'incompréhensions entre nos Églises.

Les lendemains de la Contre-Réforme donnèrent lieu, au XVI^e siècle, au développement, non concerté mais agréé par Rome, d'une nouvelle méthode pour parvenir coûte que coûte à l'unité des Églises, c'est-à-dire le phénomène de l'uniatisme qui consiste à faire des unions en rattachant au siège romain des communautés gardant leurs rites et traditions orientales. Parallèlement, il y eut les « missions » envoyées dans l'empire ottoman qui en fait s'adressaient principalement aux chrétiens d'Orient pour les amener sous la juridiction romaine, puis la théorisation même de l'uniatisme à la fin du XIX^e siècle avec le mirage même de reprendre Constantinople pour les Latins... Le cardinal Gasparri, secrétaire d'État du saint-Siège ne déclarait-il pas en 1919 : « Nous revendiquons Sainte-Sophie, notre basilique du culte oriental catholique⁴⁰ ! »

Aujourd'hui, heureusement, un tel propos nous paraît surréaliste et ferait même sourire, et ce fait en dit long sur les progrès accomplis par nos Églises sur le chemin des retrouvailles. Mais, il permet aussi de comprendre l'attitude toujours méfiante de certains cercles orthodoxes, notamment monastiques, à l'égard de Rome. Parfois pressée de toutes parts, l'Église orthodoxe a quelquefois réagi avec excès, poussée par ses ultras, comme le triste synode de Constantinople en 1755 qui décréta comme inauthentique le baptême des chrétiens non orthodoxes⁴¹. Dans un autre contexte, la réintégration autoritaire des uniates dans l'Église orthodoxe russe au XIX^e siècle, puis au XX^e siècle, n'a malheureusement jamais fait l'objet de regrets exprimés par cette Église pour cette violation du droit des personnes et des associations religieuses. Le cercle vicieux de la confrontation interecclésiale a donné lieu à de nouvelles injustices entre Églises d'Orient et d'Occident,

⁴⁰ Cf. DC 1, 1919, p. 396.

⁴¹ Cf. M. STAVROU, « L'ecclésialité du baptême des autres chrétiens dans la conscience de l'Église orthodoxe », *La Maison-Dieu*, 235, 2003/3, p. 89-123.

nous devons en être convaincus. Mais il faut replacer de tels événements dans un contexte d'affrontements qui peu à peu s'est heureusement dissipé.

Après la tragédie de la 1^{re} guerre mondiale, le souffle de l'Esprit a amené un réchauffement dans les relations entre les Églises, surtout avec l'avènement du mouvement œcuménique qui résultait de la prise de conscience du scandale que représente la division historique des chrétiens. Nous nous trouvons encore, quoi que nous pensions des difficultés actuelles, dans la dynamique ouverte il y a 40 ans par la rencontre fraternelle entre ces deux prophètes que furent Paul VI et Athénagoras I^{er}, une dynamique relancée par le second souffle offert par le message de Balamand en 1993.

À Balamand en effet, la Commission internationale de dialogue catholique-orthodoxe a rédigé un document d'une importance capitale : quoique meurtries par les divisions, nos Églises sont sœurs et elles doivent se conduire en Églises sœurs même si nous ne communions pas encore au même calice, en respectant les territoires canoniques des unes et des autres, sans se faire concurrence sur le grand marché du religieux qu'offre aux âmes la société sécularisée libérale. Ce qui implique la fin de toute politique insidieuse de chasse aux âmes dans le dos de l'autre Église ou de prosélytisme irresponsable. L'uniatisme se voit officiellement rejeté comme méthode et comme modèle pour parvenir à l'union des Églises. En même temps, l'existence des Églises uniates actuelles est tolérée, respectée par les orthodoxes, en vertu du principe d'économie⁴².

Tels sont les grands axes de l'accord de Balamand. Son application est évidemment très délicate, car il est difficile de modérer la dynamique de croissance des Églises uniates renaissantes, si meurtries par leur histoire récente. Nous savons qu'il existe de fortes tensions toujours maintenant en certains lieux où coexistent des communautés orthodoxes et catholiques (surtout uniates). En ces lieux, nous devons nous souvenir encore plus...

S.S. le patriarche Bartholomée déclarait encore récemment : « Remplis d'un esprit de réconciliation, nous devons cependant tirer une leçon de l'histoire. Le 8^e centenaire de la prise de Constantinople par les croisés doit nous amener à bien mesurer chaque acte que nous comptons entreprendre aujourd'hui⁴³. »

Il est encore possible, avec l'aide de Dieu, là où prévalurent si longtemps la méfiance et l'ignorance, d'œuvrer à restaurer de façon durable une dynamique de confiance fraternelle dans notre dialogue de la charité et de la vérité. C'est dans cet esprit que nous pouvons dès aujourd'hui faire mémoire ensemble de la 4^e croisade comme d'un événement appartenant à une ère révolue.

⁴² Cf. COMITÉ MIXTE CATHOLIQUE-ORTHODOXE EN FRANCE, *Catholiques et orthodoxes : les enjeux de l'uniatisme*, Paris, Cerf, 2004, 462 p.

⁴³ SOP 289, p. 23.

« PUISSE CETTE JOURNÉE ÊTRE UNE NOUVELLE ÉTAPE SUR LE CHEMIN DE LA RÉCONCILIATION QUI PRÉCÈDE CELUI DE LA PLEINE COMMUNION »

Mgr Jean-Luc BOUILLERET

Excellence, frères et sœurs en Jésus-Christ, comment ne pas entrer dans un chemin de réconciliation, de conversion et de demande de pardon en ce 800^e anniversaire d'une tragédie, celle du sac de Constantinople ? Cet événement historique est une blessure profonde au cœur de l'Église du Christ. Comment les chrétiens d'Occident ont-ils pu se laisser entraîner dans un mal si abject ?

Nous ne pouvons que nous tourner vers Dieu dont la miséricorde est infinie. Nous ne pouvons que demander pardon pour cette profonde offense à nos frères d'Orient. La déchirure entre frères accentue encore le caractère odieux de tels actes. Le mal et le péché peuvent atteindre quiconque en notre cité terrestre.

Il ne nous reste qu'à confesser la puissance infinie du Christ ressuscité. Il est la victoire sur la mort, sur le mal et le péché. Il est l'amour vainqueur de toutes les divisions et de toutes les guerres fratricides. Il est messager de paix. Il est lui-même la paix.

Amiens garde le souvenir de ces événements de 1204 dans la relique du chef de saint Jean Baptiste. Cette relique dont nous sommes les gardiens nous confère une responsabilité dans la longue marche vers l'unité de nos Églises.

Que nous puissions faire mémoire du Christ priant à la veille de sa passion pour l'unité de ceux que le Père lui a confié : «*Ut unum sint*», que tous soient un. Tel est le titre de la belle encyclique du pape Jean-Paul II. L'évêque de Rome nous invite à la « fraternité retrouvée ».

C'est un grand honneur que vous nous faites de célébrer chez nous la Divine Liturgie et les vêpres de la saint Jean-Baptiste. C'est avec beaucoup de respect fraternel que nous vous avons offert aujourd'hui la cathédrale d'Amiens.

Nous savons que nous ne pouvons pas encore communier ensemble dans la célébration eucharistique au corps et au sang du Christ. Que notre communion des cœurs soit notre chemin commun vers l'unité réalisée selon la volonté du Christ notre Seigneur.

Mardi 29 juin 2004, le pape Jean-Paul II célébrera l'eucharistie de la solennité des saints apôtres Pierre et Paul en présence de sa sainteté le patriarche œcuménique Bartholomée I^{er}. « Cet événement constitue un nouvel événement de grâce dans le cheminement parcouru depuis le concile Vatican II pour le rapprochement entre l'Église d'Orient et l'Église

d'Occident et le rétablissement de l'unité qui existait entre elles au cours du premier millénaire », indique le communiqué du Saint-Siège.

Écoutons maintenant le Prologue de l'évangéliste saint Jean.

Jean est celui qui sur les rives du Jourdain accueille les foules qui cherchent sens quand les chemins qu'elles empruntent se révèlent être autant d'impasses. Il accueille d'abord des pécheurs qui demandent le pardon de leurs péchés (cf. Luc 3, 2-18). Ces péchés sont encore les nôtres ; le poids de ce qui s'est passé en 1204 pèse toujours sur les relations entre frères chrétiens d'Orient et d'Occident.

Jean est celui qui nous invite aujourd'hui dans cette cathédrale, qui accueille depuis près de 800 ans la relique de son chef, à la suite du pillage même de Constantinople, à vivre cet effort de purification de nos mémoires.

Le quatrième évangile nous le rappelle : « Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. » Que cette lumière du Christ, lumière pascale brille dans les ténèbres humaines. Jean le premier l'annonce. Les ténèbres de la folie des hommes, de leur violence, de leur cupidité ne sont pas parvenues à ternir le message du Christ : « À ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu » (Jean 1, 12-13).

Malgré le sang versé, les chairs déchirées, les Églises désunies, nous confessons que le sang du Christ crie plus fort que celui d'Abel, que celui versé depuis des siècles par les chrétiens dans le massacre d'autres chrétiens. Nous nous reconnaissons comme enfants de Dieu implorant le pardon et se l'offrant en frères.

Puisse cette journée être une nouvelle étape sur le chemin de la réconciliation qui précède celui de la pleine communion. Puisse le Baptiste nous y précéder ! Alors nous irons jusqu'au Christ, lui qui vient au-devant de tous ses frères d'Orient et d'Occident, adorateurs de la Trinité très sainte.

Tournons-nous ensemble vers le Père, source de tout amour et de toute miséricorde.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	34,00 €	67,00 €
Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 56935

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande
